



Un huis clos où se jouent des récits individuels et la dramaturgie d'un conflit social. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Anne-Laure Liégeois pousse les murs de l'usine

THÉÂTRE Des salariés d'un abattoir séquestrent un secrétaire d'État pour protester contre la délocalisation de leur entreprise. Une adaptation réussie d'un roman d'Arno Bertina.

Sur le vaste plateau du Volcan, au Havre, où a été créé le spectacle, une structure métallique occupe presque tout l'espace, comme un mur qui bouche l'horizon. Deux escaliers de part et d'autre mènent à une coursive, l'étage des bureaux, qui matérialise la frontière entre le haut et le bas, entre les cadres et les ouvriers. Cette scénographie imposante délimite le huis clos où évoluent les protagonistes de *Des châteaux qui brûlent*, adaptation du roman éponyme d'Arno Bertina, paru en 2017. Tout commence par deux silhouettes engoncées dans des parkas, celles du secrétaire d'État Pascal Montville et de sa conseillère, Céline Aberkane, venus visiter un abattoir de poulets breton menacé de délocalisation. Très vite, le ton monte et les salariés séquestrent Montville dans un bureau, laissant partir la conseillère, ancienne syndicaliste. Au fil des jours, alors que les policiers et les journalistes encerclent l'usine, naît l'idée d'organiser une grande fête, réponse fraternelle et carnavalesque à la peur du chômage et à la prédation capitaliste.

Pour mettre en scène un roman choral où s'expriment tous les points de vue, Anne-Laure Liégeois a rassemblé une véritable

troupe. Un geste tant politique qu'esthétique, en ces temps de restrictions budgétaires. Ils sont douze sur le plateau pour tisser les récits individuels et la dramaturgie d'un conflit social d'autant plus tendu que les salariés savent qu'ils vont perdre la bataille.

UNE LECTURE LIMPIDE

C'est très beau de voir des individus qui ne partagent au départ que leur lieu de travail devenir un collectif, improviser des pique-niques autour d'une grande table, dormir sur des matelas de fortune dans une ambiance potache de colonie de vacances. Il y a Gérard, l'indéboulonnable délégué CGT (Olivier Dutilloy), Christiane (Marie-Christine Orry), que son illettrisme condamne à rester mariée à un homme qu'elle n'aime plus, Viteck (Fabien Joubert), qui cache un revolver dans son casier... Véritable homme de gauche, Montville est coincé entre un gouvernement auquel il ne croit plus et des salariés qui baissent la voix quand il apparaît.

Fidèle à la langue du roman, coadapté avec l'auteur, Anne-Laure Liégeois en donne une lecture limpide. Sans être didactique, la mise en scène parvient, par la circulation de la parole, à rendre captivants des débats sur les délocalisations, les stratégies

du néolibéralisme et l'instrumentalisation perverse des aides européennes. L'instant d'après, on est submergé par une vague d'émotion provoquée par un monologue, une danse esquissée sur une chanson de Johnny, un corps qui se redresse, renoue avec le désir ou la fierté.

Dans les années 1950, Jean Oury, jeune médecin et futur fondateur de la clinique de La Borde, avait tenté une escapade avec une trentaine de patients pour protester contre la conception carcérale de la psychiatrie. Cette histoire, partagée par une jeune femme avec ses compagnons de lutte, raconte une utopie en actes. Pendant quelques heures, quelques jours, en organisant un barbecue au nez et à la barbe des policiers, Vanessa, Fatoumata, Christiane, Sylvaine, Viteck et les autres ont fait de leur joie une arme de subversion puissante et ouvert une brèche dans le système. Ainsi commencent parfois les révolutions. ■

SOPHIE JOUBERT

Le 15 novembre, à Maubeuge ;
le 22 novembre, à Châteauroux ;
le 25, à Dunkerque ; du 29 novembre
au 1^{er} décembre, à Saint-Étienne ;
du 13 au 15 décembre, à Mulhouse ;
les 28 et 29 mars, à Amiens ;
du 1^{er} au 23 avril, au Théâtre
de la Tempête, à Paris.